

Philippe Jaccottet

# Poésie

1946 - 1967



Préface de Jean Starobinski

*nrf*

*Poésie* / Gallimard





**COLLECTION POÉSIE**



PHILIPPE JACCOTTET

# Poésie

1946 - 1967

*Préface*  
*de Jean Starobinski*

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard :*

*1954 pour L'Effraie et autres poésies,*

*1958 pour L'Ignorant,*

*1967 pour Airs,*

*1971 pour la préface de Jean Starobinski.*

© *Payot Lausanne, 1969, pour Leçons.*

## « PARLER AVEC LA VOIX DU JOUR »

*A l'approche de ces poèmes s'éveille une confiance. Notre regard, passant d'un mot à l'autre, voit se déployer une parole loyale, qui habite le sens, comme la voix juste habite la mélodie. Nulle feinte, nul apprêt, nul masque. Nous pouvons accueillir sans ruse interposée, cette parole qui s'offre à nous sans détour. Un émerveillement, une gratitude nous saisit : la diction poétique, le discours poétique (mais délivré de tout artifice oratoire) sont donc possibles, toujours possibles ! C'est ce dont, à considérer la plupart des productions du jour, il semblait qu'il fallût désespérer, pour ne plus rencontrer que le souvenir brisé de ce que fut la Poésie...*

*La confiance qu'il éveille en son lecteur, sans doute Philippe Jaccottet la doit-il à la règle qu'il s'impose à lui-même, et qui l'oblige à se porter caution de chaque mot qu'il écrit : il fait bonne garde contre l'outrance, la solennité, la grandiloquence ; il se défie des trop brillantes images ; il a horreur de la gratuité. Le péché majeur, pour lui, serait de ne pouvoir à tout instant contresigner sa poésie par les gestes de la vie, par les nuances authentiques du monde perçu,*

*par les certitudes (le peu de certitude) de la pensée. Que nous sommes loin d'une poétique du libre abandon, de la rencontre hasardeuse, du tout venant! Que nous sommes loin aussi de toute construction délibérée! Nous discernons, en chaque mot, la faveur presque inespérée dont il procède, mais aussi l'assentiment (parfois tremblant) qui en assure la validité et qui l'autorise à s'inscrire sur la page. Philippe Jaccottet ne dit jamais que ce qu'il croit pouvoir dire. C'est là ce qu'il faut bien nommer le fondement éthique de cette poésie : Jaccottet n'estime pas que la vérité soit un vain mot, ni qu'il soit illusoire de tenter d'allier, en un pacte indissoluble, le vrai avec la parole poétique. La poésie de Jaccottet tirera sa force non de l'énergie improvisatrice ni de l'ingéniosité combinatoire, mais de l'exigence constante de la véracité : exigence d'autant plus impérieuse qu'elle ne prend appui sur aucun savoir présomptif, sur aucune conviction invariable. Son seul garant est la relation interrogative qu'elle entretient avec le monde. Il importe, en effet, de le préciser : la vérité — si difficile à sauvegarder parmi les mensonges qui nous harcèlent — n'est pour Jaccottet ni une croyance, ni un système d'idées, ni même une intimation du sentiment. Elle se révèle dans la qualité d'une relation au monde, dans la justesse toujours renaissante du rapport avec ce qui nous fait face et qui nous échappe. La franchise poétique de Jaccottet ne tombe pas sous le coup des difficultés que rencontre, de vieille date, le « souci de sincérité » ; l'être est ici tout entier recherche, et, pour lui, se montrer fidèle à lui-même — fidèle à la vérité — ce n'est pas exprimer quelque « nature » préexistante, mais énoncer la recherche dans les mots mêmes qui la font progresser. Un*

*paradoxe apparent associe, dans cette œuvre, ignorance et vérité, fait de l'ignorance le réceptacle de la plus précieuse vérité, — à la condition que le non-savoir demeure perpétuellement inquiet, et ouvert à tous les accidents de la lumière du monde.*

*L'enjeu, on le devine, n'est pas seulement, pour le poète, de mettre à l'épreuve sa vie personnelle: il s'agit d'offrir au lecteur l'exemple contagieux d'une parole capable d'établir un rapport juste avec ce qu'elle désigne. N'attendrions-nous d'un poète que le don de la justesse, nous devrions lui en savoir gré comme s'il nous révélait la justice même: car la justesse sauvegarde la possibilité de la communication, elle est gage d'avenir pour le dialogue entre les hommes. On n'insisterait pas ici sur cette fonction, à vrai dire élémentaire, du langage poétique, si elle n'était aujourd'hui occultée de toutes les manières.*

*La bouche qui dit je est donc exposée ici dans sa parole, par sa parole. Exposée, c'est-à-dire livrée au risque, privée de toute assistance. Mais d'abord présente, et présente comme une personne. En quoi Philippe Jaccottet se défend contre la tendance, aujourd'hui assez répandue, à expulser du texte son auteur, et à faire de l'écriture une activité sans sujet qui ne trouve qu'en elle-même son énergie. Philippe Jaccottet, lui, n'oblitére pas son identité, ne s'absente pas de sa parole. Il se veut toujours solidaire de sa voix, il ne la fait pas entrer dans des rôles fabuleux, où elle se diviserait en une pluralité de figures en lutte. « Le laveur de vaisselle » (ce beau poème de L'Ignorant <sup>1</sup>) ne développe pas une identité différente, mais*

1. *L'Ignorant*, Gallimard, 1958, p. 66.

*une allégorie transparente, une image à peine moqueuse du travail même du poète. Philippe Jaccottet, qui paraît s'interdire de céder la parole à quelque voix substitutive, ne sera donc pas tenté par la dramaturgie, par l'invention polyphonique; il n'abandonnera pas davantage le poème à une vie autonome dans l'horizon déshabité d'un langage sans personne. Devient-il narrateur — comme dans L'Obscurité — c'est pour prendre congé d'un double de lui-même, d'un contradicteur intérieur, dont le discours désespéré n'est pas radicalement étranger.*

*Si le poème reste lié à celui qui le prononce, ajoutons aussitôt qu'il n'est pas régi par une personnalité tyrannique, soucieuse d'imprimer sa marque dans un style singulier et dans un langage sans précédent. C'est là peut-être ce que l'œuvre de Philippe Jaccottet nous offre de plus admirable : si elle n'a pas renoncé à la « fonction expressive » inséparable de la grande tradition lyrique, le sujet auquel elle renvoie est le plus discret qui soit, le plus soucieux d'alléger sa présence, de la rendre presque invisible. Le moi, le je, auxquels ces textes restent si constamment subordonnés, déclinent toute autorité : ils ne sont qu'interrogation, ouverture inquiète, simplicité. Ils ont peu à dire de soi : ils disent ce qui leur fait défaut, ce qu'ils poursuivent, ce qu'ils découvrent parfois, et plus souvent ce qu'ils n'ont su retenir. Si l'on prête attention à l'évolution de l'écriture poétique de Philippe Jaccottet, l'on constatera que son progrès va de pair avec un effacement et une retenue toujours plus accentués, qui augmentent les chances de la transparence : l'on verra peu à peu disparaître le détail autobiographique, qui se profilait encore dans certains des poèmes*

de L'Effraïe. La « Prière entre la nuit et le jour », par quoi s'ouvre L'Ignorant, implore : Que l'aurore [...] efface ma propre fable, et de son feu voile mon nom <sup>1</sup>. Au début de La Semaison, nous lisons : L'attachement à soi augmente l'opacité de la vie <sup>2</sup>. Et tout se passe comme si l'accroissement de lumière, passionnément désiré, était la récompense d'une ascèse où la conscience réduit à presque rien sa propre présence :

L'effacement soit ma façon de resplendir <sup>3</sup>.

Qu'on ne prenne cependant pas cet oubli de soi pour un congé donné à toute activité volontaire de la conscience, et pour un vœu d'anonymat absolu. Le vers que nous venons de citer n'expulse pas le moi. Humblement voué à l'effacement, le sujet personnel persiste, aux aguets, mais désormais désencombré de sa propre histoire, plus spacieusement ouvert aux apparences du monde, plus apte à « parler avec la voix du jour <sup>4</sup> ». Libérée du souci de soi, la conscience n'en est que plus disponible pour s'offrir à un plus juste rapport avec ce qui, au-dehors, lui importe ; avec la grande scène à laquelle nous sommes quotidiennement assignés ; avec les éléments matériels que les présocratiques disaient divins : la terre, l'espace, l'air, la lumière, le vent, le temps. A aucun moment la parole de Philippe Jaccottet ne se démet de son devoir de s'éprouver, de chercher le « confortement » qui lui est nécessaire, de faire le point de son cheminement. ~~Parole que le~~

1. P. 51.

2. La Semaison, Payot, Lausanne, 1963, p. 9.

3. P. 76.

4. P. 68.

désordre et l'égarément ne gagnent pas, et qui, par-dessus tout, face à ce qui lui est annoncé du monde, sauvegarde un pouvoir de réponse, une aptitude à dire où elle en est, fût-ce pour confesser son dénuement et sa perplexité. Parole qui renonce à l'orgueil de l'autonomie, mais qui, dans le peu dont elle demeure sûre, reste pleinement maîtresse de son mouvement. Un titre comme *Leçons* le dit bien : Philippe Jaccottet, devant la réalité des choses (et c'est ici la réalité d'une agonie) se sent astreint à une lecture exacte, à un déchiffrement : l'apprentissage, par un sens supplémentaire du mot *leçon*, devient l'essor du chant, grande « leçon de ténèbres ». Comment le moi pourrait-il accepter de s'annuler, comment la présence la plus sensible ne serait-elle pas requise, puisqu'il faut rassembler toutes les énergies de l'attention, pour relever le texte authentique offert à la lecture (à la transcription) ? Comment d'autre part le poète pourrait-il s'interposer lui-même, puisque ce qui lui est le plus précieux, c'est de recueillir dans son intégrité le message tout ensemble offert et enveloppé par les apparences ?

Si le poète s'efface, si le poème ne reçoit pas le statut d'objet autonome et plein, ne voit-on pas se creuser une sorte de vide ? Oui, mais c'est la place de l'autre, de ce que le poème vise sans l'atteindre, de ce qu'il affronte ou désire sans pouvoir le capturer. A travers ce qu'il nomme, le poète désigne ce qui ne se laisse pas nommer. La limitation d'être que s'impose le poète, qu'il impose au poème, correspond à l'être immense auquel il a résolu de faire face, et vers lequel la voix et le regard jettent les fines arches d'un pont interrompu. Ce qui peut encore se dire va pourtant très loin : c'est une incursion merveilleuse, qui franchit

*une partie de l'intervalle. Mais ce n'en est toujours qu'une partie, et le seul espoir du poète est de recevoir, dans les mots qu'il a le pouvoir de prononcer, un reflet de ce qui ne se laisse pas atteindre et maîtriser : lumière, mort ou danger.*

*C'est dire que le poème, alors même qu'il ne prétend nullement se suffire à lui-même, s'astreint à ne rien laisser échapper de ce qui est à portée de voix. D'où le tracé si ferme du vers, l'alliance de netteté et de souplesse dans la syntaxe, la façon si émouvante dont la passion personnelle, à la fois ambitieuse et humble, se développe à travers l'impersonnalité d'une diction pure. Car Jaccottet, visant très haut, a résolu de partir de plus bas. La parfaite lisibilité de l'écriture de Jaccottet, ses reprises pour dire mieux (surtout dans ses textes en prose), ses retouches simplificatrices, m'apparaissent tout ensemble comme l'indice de son point de départ dans la vie commune, et comme la confirmation de son amour professé de la lumière : oui, il l'aime assez pour vouloir qu'elle circule dans les mots qu'il trace, et pour veiller à n'écrire aucune ligne qui ne soit pour le lecteur un chemin de clarté, quand bien même il serait parlé de la nuit et de l'ombre. Le choix des vocables communs, la retenue dans l'essor métaphorique, le respect des connexions « naturelles » et du phrasé régulier de la langue, capables de tant de variations neuves sous des doigts sensibles : voilà ce qui, dans chaque texte de Jaccottet, nous fait aussitôt participants, sans que nous ayons été directement apostrophés ou provoqués. Nulle barrière interposée au niveau de la perception du texte, nous sommes admis, accueillis, conduits dans un air cristallin. La difficulté n'est pas dans l'abord du poème, dans*

*ses approches : elle est mieux placée, — dans la région des fins là où la question du poète rejoint la question que chacun de nous sent s'éveiller dans les lointains de son propre destin. Ainsi notre regard peut-il escorter le poème ; il peut, avec lui, librement plonger, faire sa trouée dans l'espace et, au plus profond, rencontrer la limite où s'avivent conjointement le sentiment de l'intimité gagnée, et le regret de ne pas suffire à la tâche spirituelle. La clarté, chez Philippe Jaccottet, n'est jamais une facilité : elle est un risque supplémentaire, elle supprime tous les faux écrans, pour nous amener, au grand jour, devant les obstacles derniers, devant l'adversité ultime ou première, que la plus grande lumière mêle encore à son éblouissement.*

\*

*La création poétique, chez Philippe Jaccottet, est escortée par une œuvre considérable de traducteur, par des livres de critique (L'Entretien des Muses, Gustave Roud, Rainer-Maria Rilke), par des ouvrages en prose (La Promenade sous les arbres, Éléments d'un songe, Paysages avec figures absentes), dont certains sont de caractère narratif (L'Obscurité), ou discrètement mêlés de poésie (La Semaison). Abandonnons tout ordre chronologique, pour ne considérer que le paysage global que ces livres nous offrent : la poésie en est le couronnement, la crête supérieure. Nous voyons monter, comme à travers des étagements successifs, un chemin patient qui se dirige vers la possibilité du poème. L'on se défend mal de comparer ce parcours à une sorte de quête initiatique, dont la récompense ne sera pas quelque objet octroyé,*

*quelque enseignement révélé, mais l'éclosion d'un pouvoir intérieur, toujours plus libre et plus pur, toujours plus exposé aussi, et dont rien n'assure la sauvegarde et la durée. Si je parle ici de pouvoir, j'entends désigner aussi bien l'acuité perceptive, l'aptitude à l'accueil et à la blessure, que la puissance active tournée vers la matière du langage et vers la maîtrise du juste rapport des mots.*

*Sans doute l'expérience du traducteur met-elle déjà en exercice ces vertus. Qu'est-ce que traduire, sinon se faire accueil, n'être d'abord rien qu'une oreille attentive à une voix étrangère, puis donner à cette voix, avec les ressources de notre langue, un corps en qui survive l'inflexion première? Toute traduction vraiment accomplie instaure une transparence, invente un nouveau langage capable de véhiculer un sens antécédent: ainsi en va-t-il de Musil, d'Ungaretti, de Novalis, de Hölderlin, de Rilke, lorsque Philippe Jaccottet les rapproche de nous. L'œuvre ainsi accomplie est une médiation inventive.*

*J'en dirais autant des textes « critiques », à ceci près que l'accueil, pour fervent qu'il soit, se double toujours d'une réponse: la critique de Philippe Jaccottet a la ferme structure d'un dialogue. Rien ne lui importe autant que la possibilité de la participation heureuse, de l'accord sans réserve, de la lecture à l'unisson. Mais cet unisson n'est possible que lorsque s'offre le plus pur. L'exigence est placée très haut. Jaccottet sait dire, à l'occasion, avec tact et fermeté, ce qui l'empêche d'entrer pleinement dans une œuvre. N'étant pas indifférent à la beauté, il a le courage (c'est l'un des mérites de son *Entretien des Muses*) de marquer des différences, des préférences, bref, de juger. (Toul*

*un courant de la critique contemporaine a renoncé à le faire, mais au détriment de la fonction de choix dont ne devrait pas se départir l'activité critique.) Ce qui rend si attachants les livres que Jaccottet a consacrés à Gustave Roud, ou à Rilke, c'est qu'ils nous conduisent, au fil d'un discours où le timbre personnel est toujours présent, vers des moments d'écoute absolue, où le poème admiré — éclairé, célébré par le commentaire — respire et respendit de sa vie propre.*

*A cette lecture des poètes s'enchaîne une interrogation du monde. Il n'est, pour s'en apercevoir, que d'ouvrir La Promenade sous les arbres, Éléments d'un songe, ou encore Paysages avec figures absentes. Musil, ou Russell, ou encore Hölderlin, sont des points de départ: la pensée, une fois perçu l'appel du texte fascinant, poursuit, en pleine indépendance, la recherche des preuves, sur des chemins où elle s'avance seule, sans secours, sans guide, sans autre critère que son fragile rapport aux choses. Et bientôt il ne s'agit plus seulement de répondre au texte aimé, mais d'en prendre un congé justifié, de regarder alentour, d'engager avec le réel un débat dont l'enjeu est le plus haut qui soit. Le regard se porte alors vers le monde qui se tient au-devant de lui. La réflexion à la première personne, qui prend ici sa source, n'est pas un monologue clos, ni un discours régi par les contraintes de la logique. Le mouvement reste celui d'un dialogue; mais c'est un dialogue intériorisé, et, si « fluide » et mélodieuse qu'en soit l'élocution, un inapaisement toujours en haleine empêche de rien tenir pour acquis. Car entre un terme et son opposé, entre le spectacle extérieur et la méditation intérieure, puis, au sein de*